

Le Théâtre comme porteur d'histoires

Entretien de Stanislas Nordey avec Lucien Attoun

Boulimique de travail, passionné par les écritures, Stanislas Nordey n'est jamais là où on l'attend. Passant allègrement de Feydeau à Messiaen, d'un lieu à un autre, il s'arrêtera pendant quelques mois à Théâtre Ouvert au printemps 2005 pour créer deux spectacles : *Cris*, de Laurent Gaudé (Ed. Actes Sud) et *Les Habitants*, de Frédéric Mauvignier (Ed. Théâtre Ouvert, Coll. *Tapuscrit*).

Lucien Attoun : Ton parcours cette saison n'est pas moins dense que d'habitude... mais il est peut-être plus « maîtrisé ». Tu peux nous décrire de mémoire ta saison 2004/2005 ?

Stanislas Nordey : J'ai mis en scène *Saint François d'Assise*, de Messiaen à l'Opéra Bastille, lu des extraits de *Deux morceaux de verre coupant*, de Mario Batista à la Librairie de Paris, fait une mise en espace de *11 septembre 2001*, de Michel Vinaver, en polonais à Cracovie, joué dans *Pasteur Ephraïm Magnus*, de Hans Henny Jahnn mis en scène par Christine Letailleur ; je vais travailler sur la reprise du *Triomphe de l'amour*, de Marivaux, à Nanterre-Amandiers, créer *Forces*, de August Stramm au Théâtre de Quat'sous à Montréal, *Cris*, de Laurent Gaudé, à Théâtre Ouvert au printemps, puis *Les Habitants*, de Frédéric Mauvignier, également à Théâtre Ouvert. Pendant ce temps, j'aurai travaillé sur la maquette de *Pelléas et Mélisande* pour le Festival de Salzbourg l'année prochaine et ensuite je ferai un travail avec mes élèves de l'école de Rennes sur l'écriture de Gabyli. Mais, effectivement, je crois que ma boulimie de travail est plus maîtrisée. Concrètement, cette année, l'Opéra Bastille et Théâtre Ouvert représentaient des choix importants. Plus j'avance, plus j'ai envie de travailler dans des lieux qui ont du sens par rapport à mon parcours. Ce n'est pas un hasard si les deux théâtres à Paris où je me retrouve le plus sont La Colline et Théâtre Ouvert. Cela a beaucoup de sens pour moi aussi de travailler avec Gérard Mortier, le directeur de l'Opéra de Paris, qui a décidé dans sa nouvelle programmation de donner une place très importante aux « classiques contemporains » du XX^e siècle.

Lucien Attoun : Tu es passé du jeu à la mise en scène et à l'enseignement. Etre acteur te manque parfois ?

Stanislas Nordey : Quand je suis sorti du Conservatoire, c'était douloureux de choisir entre jouer et mettre en scène mais je sentais que pour bien construire l'une des choses, il fallait choisir. J'avais tellement de passions et de choses à transmettre que la mise en scène m'est apparue comme la première voie à suivre, elle me permettait aussi de choisir les textes que j'avais envie de travailler.

Lucien Attoun : J'ai le sentiment que tu as besoin d'être associé à un ou plusieurs complices pour travailler ; un peu comme Jean-Pierre Vincent - de Jean Jourdeuil à Bernard Chartreux - qui a d'ailleurs été ton professeur au Conservatoire et qui t'avait invité avec ta compagnie au Théâtre Nanterre-Amandiers.

Stanislas Nordey : En général mon partenaire principal est Emmanuel Clolus, mon décorateur, qui fait presque office d'alter ego.

Lucien Attoun : J'ai été très impressionné par ses décors pour *Saint François d'Assise* à l'Opéra Bastille. Il est arrivé à habiller l'immense plateau avec ce qui semble peu de choses, des paravents, des matériaux, des couleurs...

Stanislas Nordey : J'ai eu la chance de rencontrer très tôt ceux qui sont mes complices quasiment à chaque spectacle : Emmanuel Clolus (décors), Philippe Berthomé et Stéphanie Daniel (lumières), et, bien sûr, certains acteurs comme Laurent Sauvage et Valérie Lang (complice de l'aventure de Saint-Denis et fidèle contre vents et marée) qui sont présents depuis le début. C'est important d'avancer à plusieurs. Cela permet de se remettre en question à chaque spectacle en se disant « ça on l'a déjà fait, attention ! ». Ils me permettent de ne pas m'isoler et parfois de ne pas me tromper.

Lucien Attoun : Un jour tu nous as dit que tu aimerais porter au théâtre *Cris*, le premier roman de Laurent Gaudé. Et puis le temps a passé...

Stanislas Nordey : Je trouvais le texte très fort mais le fait qu'il soit intitulé « roman » me gênait. Volontairement je n'ai jamais mis sur le plateau des œuvres qui ne soient pas théâtrales. Je pense que si l'auteur mentionne « roman » ou « théâtre », cela a son importance. Nous avons parlé ensemble d'une version radiophonique qui existait¹ mais mon intention dès le départ a été de traiter *Cris* dans son intégralité.

Pour moi, Laurent Gaudé écrit ce texte à un moment où son rapport au roman et au théâtre n'est pas tout à fait clair. Il compose un objet qui condense à la fois toutes ses idées de roman et toutes ses idées de théâtre, c'est en cela qu'il me paraît extrêmement riche. Ce n'est pas un hasard si dans toute son œuvre ce texte est pour moi le plus singulier, le plus fort et le plus excitant à traiter : il est porteur de contradictions, d'hésitations et en même temps d'un credo d'écriture. Je me suis toujours intéressé à des œuvres qui posaient problème au théâtre : *Bête de style*, *Calderon* ou *Pylade*, de Pasolini ou *Vole mon dragon*, de Guibert...

Lucien Attoun : Tu as connu Hervé Guibert ?

Stanislas Nordey : Pas du tout. En fait, cela ne me manque pas vraiment de ne pas connaître les auteurs. Quand ils sont dans les parages, j'ai peur que cela m'empêche de savoir bien les regarder et je crois que l'auteur n'a pas forcément toujours l'intuition juste sur la manière dont son texte doit être représenté. Souvent, des auteurs ou des compositeurs contemporains que j'ai croisés avaient une idée de la manière dont leurs œuvres devaient être montées qu'à mon avis il ne fallait surtout pas suivre.

Lucien Attoun : Et *Tombe la neige* chantée en japonais, c'était de la provocation ?

Stanislas Nordey : Non. C'est la femme d'Hervé Guibert qui m'avait dit qu'il aimait beaucoup cette chanson d'Adamo.

Lucien Attoun : Après l'expérience un peu douloureuse de Saint-Denis, tu es nommé à la tête de l'école du Théâtre National de Bretagne dirigé par François Le Pillouër. Qu'est-ce qui t'a séduit dans cette proposition ?

¹ Version radiophonique de *Cris* commandée par Lucien Attoun et diffusée dans le Nouveau Répertoire dramatique sur France Culture, dans une réalisation de Jean-Matthieu Zahnd.

Stanislas Nordey : J'avais une complicité avec François Le Pillouër depuis le *Théâtre en Mai* de Dijon où il a fait connaître de nombreux jeunes metteurs en scène. Il m'a soutenu pendant l'expérience de Saint-Denis et à la fin, alors que j'étais dans un moment difficile, m'a proposé de m'occuper de l'école du Théâtre National de Bretagne. Il a tendu la perche au bon moment et je lui en suis très reconnaissant. Pour ne pas laisser les autres réécrire l'histoire il faut bien dire aussi que Catherine Tasca m'avait proposé de renouveler mon contrat pour trois ans à la tête du Théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis et que j'ai refusé, je pensais que c'était important de tirer les enseignements de cette expérience et de « prendre du champ ». J'avais besoin de me retrouver dans un certain nomadisme et en même temps l'école a été très importante pour me permettre d'avoir une certaine stabilité.

Lucien Attoun : Au début de cet entretien tu as parlé de transmission. Que veux-tu transmettre aujourd'hui à ces jeunes élèves du TNB, toi qui n'as pas encore 40 ans ?

Stanislas Nordey : L'amour des textes, le rapport à la langue, au mâcher des mots, l'importance du corps de l'acteur. Je les fais beaucoup travailler sur *Le Plaisir du texte*, de Roland Barthes, ou sur certains textes de Valère Novarina. J'essaye toujours de leur enseigner des choses extrêmement concrètes sur la langue, et sur la relation singulière entre le metteur en scène et l'acteur. Je leur parle de ce à côté de quoi passe un acteur quand il ne regarde pas suffisamment la façon dont le corps du metteur en scène raconte les choses.

Lucien Attoun : J'imagine que le « mâcher » des mots, tu le dois en partie à ta mère Véronique Nordey à qui tu dois beaucoup en tant que comédien.

Stanislas Nordey : Effectivement, tout ce qui a un rapport avec l'engagement de l'acteur sur le plateau, je le dois à l'enseignement de ma mère ; la passion des textes contemporains, c'est Jean-Pierre Vincent qui me l'a apportée. Je pense que la fonction du metteur en scène est avant tout celle-ci : être un médiateur entre l'acteur et l'auteur, faire entendre le texte. Je ne crois pas du tout au metteur en scène démiurge.

Lucien Attoun : Tu citais tout à l'heure ton séjour à Cracovie. C'est l'Association Française d'Action Artistique qui t'a envoyé en Pologne dans la formule « Un acteur un auteur » c'est-à-dire : un acteur va lire le texte d'un auteur français, en français, dans un autre pays - pour toi la Pologne - où le même texte, traduit, est lu par un acteur local. La formule est reprise ensuite en France, avec un acteur français et un acteur étranger lisant dans les deux langues un texte contemporain français². Tu es arrivé pour lire des passages du texte de Michel Vinaver et que s'est-il passé ?

Stanislas Nordey : Ca ne les intéressait pas du tout que je lise en français. On m'a demandé de mettre en espace le texte en polonais avec 8 acteurs polonais ! Ca m'a beaucoup amusé, Michel Vinaver m'a aidé, c'est un homme extrêmement fin et délicat. C'était une expérience très intéressante. Je connais bien toute l'œuvre de Michel Vinaver même si je n'ai mis en scène aucune de ses pièces. Quand *11 septembre 2001* était sorti, j'avais eu envie de monter la pièce, je trouvais intéressant d'écrire immédiatement sur l'actualité. A l'époque on m'avait dit que ce n'était pas possible car Georges Aperghis avait un projet musical de mise en scène.

² A Théâtre Ouvert auront lieu plusieurs rencontres « Un acteur un auteur » proposées par l'AFAA, notamment le 14 février 2005 : Robin Renucci et Jimmy Chisolm, acteur écossais, liront des extraits de *Combats de possédés*, de Laurent Gaudé ; d'autres Cartes Blanches à l'AFAA seront présentées ultérieurement.

Lucien Attoun : A propos du théâtre lyrique, dans lequel tu sembles particulièrement à l'aise, et pour revenir à *Saint François d'Assise*, ce qui m'a frappé, c'est qu'avec une grande sobriété, tu as réussi à poétiser l'austérité, faisant de chaque porte-parole de Messiaen un protagoniste à part entière dont on entend, sur cet immense plateau, chaque mot. D'ailleurs, c'était déjà ainsi dès *Le Rossignol*, de Stravinsky et *Pierrot lunaire*, de Schoenberg avec Pierre Boulez. Tu restes fidèle à ta démarche : moins le plateau est chargé, mieux on entendra l'acteur ou le chanteur, mieux on comprendra le propos de l'auteur. Pour le spectateur c'était limpide. Est-ce que le travail avec Boulez était facile ?

Stanislas Nordey : Cela s'est tout de suite bien passé avec Boulez qui a été très accompagnant. C'était la première fois que je dirigeais 120 personnes sur un plateau ! Je me souviens que dans la marche chinoise je demandais un geste très précis à tous les choristes. Alors que j'arrête la répétition, Boulez dit « le jeune homme là-bas au 4^{ème} plan j'ai l'impression que vous ne faites pas exactement les gestes que Stanislas vous a demandé de faire ». Il se tourne vers moi « Je me permets, Stanislas ». C'est la générosité de Boulez ! Il était présent quasiment à toutes les répétitions scéniques, ce qui n'est pas si fréquent chez les chefs. A l'opéra, avant même de travailler sur le décor, je passe beaucoup de temps soit avec le chef d'orchestre soit avec le compositeur pour écouter, être une éponge. Cela ne veut pas dire que je vais faire ce qu'il me dit, mais cela me permet, quand je commence à travailler sur la scénographie et la dramaturgie d'être aussi porteur de son regard.

Lucien Attoun : Tu connais la musique ?

Stanislas Nordey : Non. Quand Boulez est venu la première fois me dire qu'il voulait travailler avec moi, j'étais effrayé. Je lui ai dit « Vous savez, non seulement je ne lis pas la musique, mais je n'écoute pas de musique classique, je n'y connais rien ». Il m'a répondu « C'est parfait, il n'y a rien de mieux pour un metteur en scène d'opéra que d'être candide. Il faut juste que vous ayez une bonne oreille. »

Lucien Attoun : Comment ça s'est passé avec Peter Eötvös, qui est également un chef d'orchestre aux préoccupations scéniques très affirmées, et avec Ahmed Essyad, dont la musique est un métissage de ses racines arabo-africaines marquées par son apprentissage de la musique occidentale chez Max Deutsch en Allemagne ?

Stanislas Nordey : Avec Eötvös, il y a eu deux expériences : *Les Trois sœurs*, qui s'est très bien passé, et *Le Balcon*, où l'expérience était plus compliquée car il était à la fois compositeur et chef d'orchestre et prenait donc énormément de place dans « l'équilibre » de la production. Avec *Héloïse et Abélard*, d'Essyad, c'était autre chose. Le chef d'orchestre avait auparavant dirigé surtout des opéras de Verdi et Puccini et dès le premier jour, il a dit aux chanteurs qu'il ne comprenait pas la musique d'Essyad. Dans un cas comme celui-là, je deviens le chevalier blanc, le défenseur de l'auteur ! Je trouvais impossible qu'un chef ne porte pas devant les chanteurs la force de la musique, surtout sur une création.

Lucien Attoun : Aujourd'hui, que penses-tu de cette histoire de « théâtre citoyen », que vous avez mise en œuvre au TGP de Saint-Denis, avec Valérie Lang et ton équipe ? Tu ne crois pas que tu t'es transformé malgré toi en donneur de leçon, et que l'on t'a fait jouer un personnage qui n'était pas dans ton tempérament ?

Stanislas Nordey : Il y a ce que l'on fait et comment les choses sont perçues. Si c'était à refaire, je pense que je referais la même chose à peu de chose près, à savoir que je prendrais un administrateur confirmé au début qui puisse border mes folies. Là j'avais pris un jeune administrateur, rien n'est de sa faute mais simplement je crois qu'il s'est fait embarquer dans mes enthousiasmes. Et puis je serais un peu plus « malin ». Les gens qui me connaissent bien savent que je suis quelqu'un d'honnête, de fidèle et qui n'aime pas se mettre en avant. Ce qui s'est passé c'est que la machine médiatique s'est emballée - ce que je n'avais pas du tout prévu - et que cela a hérissé beaucoup de gens. Mais je crois que cela a été très salubre de tenter cette expérience et il me paraît important de redire que le déficit n'est pas arrivé parce que je m'étais payé 50 000 francs, c'était parce que j'avais produit 25 jeunes compagnies au lieu de 12. Je trouvais et je trouve toujours qu'il n'y a pas assez d'espace pour les jeunes compagnies et les jeunes auteurs en France. Je pense que l'on ne peut pas reprocher à cette expérience de ne pas avoir été très vivante, elle avait ce mérite extraordinaire.

Lucien Attoun : Est-ce que tu ferais tienne la formule de Vilar : « le théâtre est un service public comme l'eau, le gaz, l'électricité » ?

Stanislas Nordey : Je crois à ça.

Lucien Attoun : Il y a une interaction dans ta démarche : à la fois vers le classique et le contemporain, le lyrique et le dramatique. Cela dit, pourquoi es-tu devenu acteur ? Est-ce aussi parce que ton père, Jean-Pierre Mocky, est comédien et cinéaste ?

Stanislas Nordey : Quand j'étais petit je n'étais pas du tout fasciné par le cinéma. Ce qui me fascinait c'était les théâtres, comme endroits porteurs d'histoire. Je me rappelle m'être dit « les théâtres c'est formidable, ça reste ».

Lucien Attoun : Tu avais l'habitude de voir ta mère au théâtre ?

Stanislas Nordey : Ma mère avait fait du théâtre quand elle était jeune, avant de rencontrer mon père, mais ensemble ils étaient très cinéma. Ce qui m'a attiré dans le théâtre c'est que pour moi c'était un monde complètement inconnu. C'était sans doute lié aussi au fait que ma mère avait démarré là. Elle me parlait d'un continent lointain qui n'était pas du tout lié à mon expérience : Raymond Rouleau, Tania Balachova.

Lucien Attoun : Tu éprouves de temps en temps le besoin de te frotter au plateau. C'est ce qui va se passer pour *Les Habitants*, que tu vas jouer avec Frédéric Leidgens, acteur très fin. Quand tu as reconfirmé ton désir de monter *Cris*, de Laurent Gaudé, tu nous as parlé de ce texte de Frédéric Mauvignier que nous avons publié en Tapuscrit, *Les Habitants*. Tout d'un coup, avec cette folie qui est un peu la tienne, tu as dit : « Je monte les deux »...

Stanislas Nordey : ... Là, c'est un coup de génie de Micheline ! En fait, deux choses se mêlent dans ma tête : j'ai fait pas mal de « gros » spectacles sur des grandes scènes ces dernières années : *Le Triomphe de l'amour*, *La Puce à l'oreille*, les opéras. J'avais besoin de me rapprocher de l'acteur. Travailler à Théâtre Ouvert me permet cela. Nous avons vécu une belle expérience avec *J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne*, de Jean-Luc Lagarce, que j'avais mis en scène ici en 1997. L'autre chose, c'est que j'ai monté beaucoup de contemporains mais très peu de jeunes auteurs. C'est un de mes enjeux pour les prochaines années.

Lucien Attoun : Quand tu choisis de monter *Les Habitants*, c'est pour ce que ce texte raconte aux gens d'aujourd'hui ou c'est pour le jeu ?

Stanislas Nordey : Je suis fasciné par la langue. La fable est toujours secondaire dans mes choix de textes. Ce qui me plaît c'est la composition. Là, j'ai trouvé qu'il y avait une langue très belle, l'articulation de l'écriture me touchait. Je trouve très beau cette histoire d'indifférence, de la chute d'un corps, la manière dont on ne sait pas le regarder ou dont on n'a pas prévu la manière dont il va tomber. Ça renvoie forcément au monde contemporain. C'est tant mieux que le propos soit passionnant mais avant tout c'est la langue qui m'accroche.

Lucien Attoun : Tu vas vraiment aider à la naissance et à la reconnaissance d'un auteur. Frédéric Mauvignier vient d'ailleurs d'écrire un nouveau texte, il travaille, il avance. J'ai l'impression que l'on est en présence d'un auteur nouveau important.

Pour revenir à *Cris*, ce qui me semble frappant c'est ce retour en ce moment, en France, à la guerre de 14-18 par des gens qui ne l'ont pas connue. On voit apparaître de nombreux films, colloques, romans, disques. Est-ce pour une jeune génération la marque d'une inquiétude face à l'avenir, après la grande guerre qui devait être la der des der, puis l'horreur de la guerre 39-45 ?

Stanislas Nordey : Pour moi, la guerre de 14-18 marque la fin d'une époque et la naissance du monde moderne dans lequel nous sommes. J'imagine que l'on y revient parce que justement c'est un moment où les choses basculent. Cela dit quand je lis *Cris*, je ne suis pas du tout obsédé par une reconstitution historique. Cela pourrait être une autre guerre. La force de ce texte c'est que c'est un beau texte sur l'humanité, la fragilité de l'humain.

Transcription : Valérie Valade

Entretien publié dans Théâtre Ouvert / Le Journal n°12

Rendez-vous avec Stanislas Nordey à Théâtre Ouvert :

21 mars - 22 avril 2005 : *Cris*, de Laurent Gaudé

avec Patrick Blauwaert, Rémi Claude, Doanda Daddy Kamono, Michel Demierre,
Guillaume Doucet, Olivier Dupuy, Raoul Fernandez, Damien Gabriac,
Laurent Meininger, Bruno Pesenti, Yves Ruellan Laurent Sauvage

Mardi à 19h, du mercredi au vendredi (et lundi 21 mars) à 20h, le samedi à 16h

9 mai - 4 juin 2005 : *Les Habitants*, de Frédéric Mauvignier

avec Frédéric Leidgens et Stanislas Nordey

Mardi à 19h, du mercredi au vendredi (et lundi 9 mai) à 20h30, samedi à 16h et 20h30

***Carte Blanche* à Valérie Lang, comédienne : lundi 18 avril 2005 à 19h**

***Carte Blanche* à Stanislas Nordey, comédien, metteur en scène : lundi 30 mai 2005 à 19h**